

Angélique, Atroce, Indispensable

Traduction française

[Original en espagnol sur BLOG](#) (avec images)

English translation (in the making)

Réflexions critiques autour du spectacle *The Scarlet Letter*, d'Angélica Liddell, Théâtre de la Colline, Paris, janvier 2019, d'après le livre de Nathaniel Hawthorne, et associations critiques avec des œuvres récentes de Romeo Castellucci, parmi lesquelles *Le Voile Noir du Pasteur*, 2011, basé sur le même livre de Hawthorne, *La Lettre Ecarlate*.

ETIMOLOGIE

Mon dictionnaire étymologique favori est chilien, en espagnol. Voici ce qu'il dit de l'adjectif *atroce* : <http://etimologias.dechile.net/?atroz> (ma traduction) :

L'adjectif *atroce* vient du latin *atrox*, *atrocis*, avec le même sens. Mais *atrox* est un dérivé d'un autre adjectif, *ater*, *atra*, *atrum*, qui signifie en réalité simplement la couleur noir mat (comparé au *niger*, *nigra*, *nigrum*, qui est un noir éclatant). Mais *ater* fut associé à la couleur de la fumée noire (qui, par comparaison avec la fumée blanche des feux habituels qui accompagne le brûlage destructeur de différents produits qui ne sont pas de la paille ou du bois, et des produits biologiques, tels que des cadavres, même), associé aussi aux ténèbres sans lumière et à toutes formes de noirceur sombre, et c'est pourquoi il finit par être associé au funeste, au deuil, au sombre, au terrible et à l'annonce de maux possibles.

Atroce est un adjectif avec un suffixe à tendance forte (-oce -oz), il est donc intensif, d'où son sens particulièrement terrible, funeste, horrible et même cruel jusqu'à l'inhumain.

Oui, j'ai trouvé le spectacle d'Angélica Liddell *atroce*, mais selon les nuances du dictionnaire chilien. J'aurais tendance à le qualifier de grand art *atrox*. Et indispensable en ce sens, comme peut l'être, et même doit l'être un regard artistique sur toute part d'ombre de l'humain, associée chez Liddell au statut de la femme et de la féminité - et à la *nemesis* qui en résulte. Je n'ai pas toujours adhéré aux spectacles d'Angelica Liddell (j'en ai vu quatre ou cinq - et je préfère en voir un tous les deux ans...) Par contre, j'ai toujours été impressionné par ses textes, par sa voix.

C'est son cœur qui parfois me laisse perplexe : où le place-t-elle ? De quel côté de la frontière est-il ? Parce qu'elle confine à quelque chose comme de l'égoïsme mégalomane et psychopathique. J'avoue que l'aval que je veux donner à ce travail me coûte. En soi c'est déjà un signe qu'il a un geste artistique « indispensable / pensable ». Mais s'agissant de théâtre et de fiction, nous ne pouvons pas prendre ce qu'elle présente comme une réalité de ses sentiments ou de ses jugements : et c'est cette frontière ambiguë qui m'attire et avec laquelle Liddell joue - et c'est ce qui m'intéresse, et c'est pourquoi je ne lui fais PAS confiance, je ne peux pas lui faire confiance. La confiance est davantage une question de foi que de cautionnement (fiance) ou de fiction. En plus, Liddell est sympathique, ce qui complique la tâche. Dans un spectacle créé récemment à Shanghai, nous avons pu voir du cœur et une amitié avec une coiffeuse-danseuse chinoise qu'elle a invité à faire partie de son spectacle - et qui a dû raconter à son mari qu'elle allait à Paris pour un congrès de coiffure !

ENTRE SORCIÈRES

Mais, en utilisant *The Scarlet Letter* de Nathaniel Hawthorne, elle prend pour interlocuteur l'un des moments les plus terribles et atroces de la misogynie de notre histoire et, il faut bien le dire, du sadomasochisme puritain protestant. La *nemesis* qui en jaillit (j'entends : le contrecoup violent de vengeance et de confabulation mytho-poétique) a les dimensions d'une *Hécate Libérée*, et peut-être de la plus cinglante et atroce sorcière que je n'aie jamais vue. L'outrance est fabuleuse. J'ai travaillé il y a quelques années sur « la petite sorcière qui chante faux », avec la comédienne chilienne Laura Fuentes Matus en créant son spectacle *Je ne suis pas tout à fait moi-même*. Je dois mentionner ici une anecdote, une synchronicité: Liddell a créé un spectacle dans lequel une femme avait les cheveux

(longs) coupés - pour de vrai. Une femme par soir. Et était pas très bien payé, ce qui a provoqué la colère de ma compagne, Linda Wise, qui ne le pardonne pas à Liddell. Laura a de magnifiques cheveux noirs-bleus de son Araucanie natale, qui lui atteignent la taille. Elle a voulu négocier avec Liddell, mais finalement elle n'a pas cédé.

Laura est aussi en route vers de la grande sorcellerie. Angelica Liddell, elle, y est, et comment ! Son 'travail' vocal, par exemple, a un côté punk et brisé, jubilatoire, insolent et libre. Elle nous irradie avec de la *magna* sorcellerie, à la fois colossale dans sa monumentalité et colossale comme dans *homunculus* : le concentré atroce d'une *duende*, d'une naine maléfique. Cette fois, elle en rigole sur scène, ce que je ne crois pas l'avoir vue faire auparavant, du moins pas aussi librement. Son rire atteint parfois le sardonique (le rire mortel de la sorcellerie sarde.) Il faut dire que les ribambelles d'insultes qu'elle lâche et martèle sont *wicked* : malicieusement, atrocement jubilatoires. Peu de gens ont quitté la salle et, dans l'ensemble, les rires du public savouraient l'humour noir. Angelica Liddell est aussi une bouffonne cathartique. Bouffonne et indispensable / pensable, car, en ce qui me concerne, la tyrannie du fondamentalisme, qu'il soit religieux ou rationnel, commence par l'interdiction de l'humour et du rire. Il y a chez elle, je pense, un cœur d'une grande intelligence (ou l'inverse) qui sait comment se moquer et accuser. (Bien que j'aie finalement approuvé le refus de Laura Fuentes Matus - qui n'a pas pacté avec le diable - du moins pour au prix offert. (Voir sa version à elle de cette négociation PDF.)

TRAHISONS

Le grand paradoxe, et cette fois en flagrant délit, c'est qu'Angelica Liddell se déchaîne contre les femmes : elle est atrocement misogyne sur scène. Elle s'acharne contre la façon dont les femmes vieillissent. Elle a déjà ravalé d'autres aspects, notamment la femme enceinte et le culte de la maternité. Les fantasmes qu'elle fait surgir de la terrible humiliation et répression de Hester Prynne, la principale victime dans *The Scarlet Letter*, est la libération de figures comme Hécate ou Lilith, ou la Reine de la Nuit, en habit gore-gothique protestant, mais cette fois, avec une amplification et une claire inversion qui fait l'apologie des hommes, une apologie à laquelle je ne fais, il va sans dire, nullement confiance. Je n'ai aucune confiance en Angelica Liddell et sa trahison - ici son apparente trahison des femmes. Mais en fin de compte, c'est dans la qualité (j'ajouterais : l'artifice et l'humour) de ce paradoxe vital, et mortel, qu'elle est indispensable / pensable.

Son chœur d'hommes est d'une très belle virilité ; ils sont tous magnifiques. Mais ils sont tous esclaves-zombies dans le harem de sa tyrannie : on est chez le marquis de Sade devenu femme, ou dans le récit qui encadre *Les Mille et Une Nuits*, lorsque les deux frères sultans retournent chez eux pour trouver leur(s) épouse(s) et toutes leurs dames de compagnie en totale orgie avec les eunuques du harem. Ils décapitent tout le monde. Ici c'est l'ange noir Liddell qui décapite et castré tout ce qui bouge. C'est donc une très drôle de vengeance que celle d'Angélica Liddell.

ELEGANCE

Romeo Castellucci est un Christ à côté de *Diabolica Cruella-de-Vil* Liddell. Mais dans ce spectacle, notamment, leurs parcours se croisent. Formellement, c'est évident : la ritualisation lente, la sémaphorique des gestes, des poses et des tableaux-vivants chorégraphiques ; la voiture voilée aussi, et de nombreux autres détails, dont le chœur d'hommes dans le dernier ouvrage de Castellucci, *La Vita Nuova*. Dans son cas, ce sont huit ou dix hommes noirs très grands, des prêtres transhumants d'une grande dignité, vêtus de blanc, des immigrés prophétiques, officiant dans un immense parking à Bruxelles (pleins de voitures voilées). Liddell nous « balance », vers la fin de son spectacle, avec insolence (et volume) punk, deux chansons pop. Roméo-Christ ne ferait jamais cela ; il n'est jamais vulgaire. Elle, oui, et comment ! En fait, il personnifie en quelque sorte l'homme idéal que Liddell décrit dans son spectacle (celui qui vieillit si bien, pas comme les femmes ...). Castellucci n'est pas pudibond ; je dirais qu'il est *élégant*. Je retourne ici au dictionnaire etimologias.dechile.net, qui cette fois joue avec la rhétorique implicite dans le mot qu'il commente et articule certains des éloges que je ferais à Romeo Castellucci :

Par contre, Liddell nous envoie avec une insolence *punk*, deux chansons pop vers la fin de son spectacle. Romeo-Christ ne ferait pas cela : il n'est jamais vulgaire. Elle, si, et comment ! En fait, il personnifie en

quelque sorte l'homme idéal que Liddell décrit dans son spectacle. Castellucci n'est pas pudibond, mais je le taxerais d'élégant. Retour ici au dictionnaire etimologias.dechile.net, qui se prend au jeu de la rhétorique du mot qu'il traite - et qui désigne certains éloges que je ferais à Romeo Castellucci :

ELEGANT

Si l'étymologie permet de se frayer une voie dans l'arbitraire du signe linguistique en lui conférant plus de vie, certains mots semblent néanmoins avoir un signifiant qui en soi exprime le sens, dans une fusion presque consubstantielle. L'adjectif *élégant* de par sa sonorité, cet ÉL qui lui donne de la légèreté, ce Gé qui lui donne grâce et panache ainsi qu'une fin 'réussie' et 'bien proportionnée', semble plein de 'noblesse et de simplicité', de bon goût et de distinction » ([DRAE](#)). Le mot *élégance* vient du latin *elegantia* et l'adjectif *élégant* du verbe *eligere* qui signifie cueillir (en parlant de fleurs et de fruits), enlever et bien choisir, sélectionner, et est formé à partir de la préposition E (EX = enlever) et du verbe *legere*: récolter, ramasser et même lire. En d'autres termes, l'élégance consisterait à savoir extraire le meilleur, le plus fin... n'est-ce pas?

Liddell et Castellucci croisent chemins surtout à cause du fait qu'il a lui-aussi monté un spectacle sur *The Scarlet Letter*, présenté à Rennes en 2011, titré *Le Voile Noir du Pasteur* (chez Liddell, le voile était rouge écarlate, *scarlet*). Il a annulé les représentations prévues au Festival d'Avignon. Certaines scènes du *Voile Noir* se sont retrouvées dans d'autres spectacles qui ont suivi : la fabuleuse tempête qui faisait l'ouverture du *Voile Noir* devint la clôture de son spectacle sur le peintre Rothko, et surtout, le visage du Christ peint par Antonello da Messina devint l'icône gigantesque de *Sur le Concept du visage du fils de Dieu*. (Lire à ces sujets l'article dans [INFIERNO Magazine](#).) Ce fut ce spectacle qui attira la violence des fondamentalistes catholiques. Deux cent CRS anti-émeute protégeaient l'accès au Théâtre de la Ville le soir où je suis allé le voir ; ils embarquaient *manu militari* les bigots fanatiques dans un bus où ils se sont mis à chanter des hymnes catholiques lorsqu'on les emmenait, je présume, au commissariat. Un sacré prélude !

Ce Christ est un auto-portrait de Castellucci, à un moment de turbulences dans sa vie privée. J'ai toujours apprécié le fait qu'il inclut des références, discrètes mais claires, dans certains de ses spectacles, à sa vie privée. Je trouve que cela fait partie de l'élégance de son génie, un mélange de « noblesse et de simplicité » mais avec le panache théâtral de ses réussites. Son approche de *The Scarlet Letter* était basée sur la culpabilité du pasteur, le côté faux-jeton des hommes, des curés, qui se morfondent aux antipodes de la vengeance extravertie et furieuse que Liddell suscite autour de Hester, la femme opprimée. C'était même, je dirais, un spectacle de pénitence masculine chez Castellucci, une forme d'auto-flagellation, ou pire (un acteur introduisait une pointe en verre dans son anus), mais, à mon avis, sans repentir. Essentiellement du théâtre. J'ai entendu une phrase dans son *Enfer* de Dante (était-ce lui-même qui la disait ?) : « L'enfer c'est l'adultère ». Chez Liddell, les trahisons dévotes autour de Hester soulèvent une tempête, comme celle de Castellucci, un cyclone agité par des Furies qui viendraient tout vilipender et détruire, pour ensuite, surprise, instaurer un nouvel ordre (d'hommes eunuques-esclaves ?) avec une femme comme reine-harpie tyrannique. Elle s'est même permis de dire, *horribile dicto* pour la mythologie féministe : « Médée était un homme ! »

Pour finir et complexifier encore l'affaire, j'ajoute un troisième point de vue. Il vient d'un livre qui a été notre *Livre de l'Année 2017*, et qui commence par la défense de la violence extravertie et féroce de la jalousie de Médée ; *La Jalousie, une Passion Inavouable*, par Giulia Sissa, un livre qui est en fait une superbe histoire culturelle de la jalousie. Elle y écrit : « Je suis Médée, sans les meurtres », et ajoute qu'une femme qui n'exprime pas sa violence, ou qui ressent de la honte d'être jalouse, « est une esclave ».

Paris, le 23 janvier, 2019